

ROMANS
ADD

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

AUREBOND

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

AU REBOND

“Quand je suis sorti du gymnase, il faisait beau. Le soleil tapait fort. Mon cœur aussi. Des rouages s'étaient enclenchés dans mon cerveau et j'avais commencé à gamberger. Qu'est-ce qu'on est censé faire quand un camarade s'évapore ? Qu'est-ce qu'on est censé faire quand un copain coupe tout contact, du jour au lendemain ?”

Un “vrai pote” – celui avec qui on partage la passion du basket et le même sentiment de n'être pas né au bon endroit –, on ne le laisse jamais tomber. Alors, quand il disparaît soudain, on est prêt à entrer, même par effraction, dans sa maison, dans sa vie.

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2009

ISBN 978-2-330-00476-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD 

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

AU REBOND

*À Éva et Lola.
Et à Christian Conrad.*

1

MARS, PREMIÈRE SEMAINE

D'ABORD, IL Y A LE SOUFFLE. Le souffle et les battements du cœur dans les oreilles. Le bruit sourd et répétitif, la ligne de basse d'un morceau de rock, un rythme lancinant. Et puis le souffle, oui. Juste le souffle. Détaché. Couvrant les autres sons. Couvrant le son mat de la balle qui rebondit sur le parquet. Même celui des baskets qui crissent au gré des déplacements des joueurs. Celui des appels mi-angoissés, mi-énervés de mes coéquipiers et de l'entraîneur, sur le banc, au bord du terrain. Je n'entends que mon souffle. Je ne ressens que la balle. Elle va et vient. Elle passe de ma main au sol, elle heurte le parquet et puis revient me caresser la paume. C'est un mouvement qui m'hypnotise. C'est un mouvement qui me berce. Je sens aussi les gouttes de sueur dans mon dos et sur mes tempes. Je déteste être en sueur. La seule exception, c'est ici, dans le gymnase, le mercredi et le samedi après-midi, lors des matchs de basket. Le souffle, le bruit de la balle, le cœur qui tambourine, je cherche des yeux mes partenaires. Je suis comme

hors de moi. Je ne sais pas vraiment l'expliquer. C'est comme si je me détachais de mon corps et que j'intégrais un autre espace. Je ne souffre pas de douleurs dans les jambes, ni de celles qui devraient me vriller les épaules après le choc de tout à l'heure. Je suis là, les deux pieds arrimés au sol et le corps pourtant presque aérien, je maîtrise la balle, le temps et l'espace, et les autres patientent, ils attendent de savoir qui sera choisi.

Christian se démarque. C'est à lui que je fais une passe. Je sais qu'il va courir plus vite que les autres vers le panier adverse et qu'il va marquer. Christian ne manque jamais aucun panier en mouvement. Moi non plus, d'ailleurs. Les seuls tirs que je rate, ce sont les lancers francs. Trop de pression. Trop d'attente de la part des autres. Trop de peur de décevoir. Alors, je déçois.

C'est ça, je déçois. Régulièrement.

Je déçois ma mère parce que je ne travaille pas assez bien, parce que je ne suis pas assez serviable, parce que je ne sais pas faire plaisir, parce que je n'ai pas débarrassé la table du petit-déjeuner, parce que je me retire quand elle veut me faire un câlin. Je déçois ma mère surtout parce que je ressemble à mon père. Je déteste quand elle dit ça. En fait, je n'ai aucune raison de détester cette phrase, parce que mon père, je ne le connais pas. Il a pris la poudre d'escampette quand j'avais un an, apparemment à cause de moi, parce qu'un bébé, ce n'était pas dans ses *plans*, dans ses *projets*, et puis que je braillais tout le temps ; les

trois premiers mois, il paraît que c'est normal, un bébé, ça pleure, alors il a pris son mal en patience, mais je ne me calmais pas, quatre mois, cinq mois, six mois, il paraît que j'étais anxieux, un bébé anxieux, il ne savait même pas que ça existait, et ça lui a fait péter les plombs, d'autant qu'après, j'ai commencé à faire mes dents. Ce qui est drôle, c'est que maintenant, j'ai des dents impeccables. Pas une carie, rien. Je me les lave trois fois par jour et je passe même le fil dentaire. Je déteste avoir des débris entre les dents, j'ai l'impression alors que c'est tout mon corps qui est sale, je pense à ceux qui me regardent et qui se disent "Il a les dents pourries", qui détournent les yeux, lentement, l'air de ne pas y toucher.

En fait, je ne sais même pas si tout ça, c'est vrai, pour mon père, je veux dire. C'est peut-être simplement parce qu'il n'aimait pas ma mère, qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'il s'était retrouvé dans une drôle de position, à un peu plus de vingt-deux ans, elle enceinte et lui obligé d'endosser un rôle dont il ne voulait pas. De toute façon, ça revient au même. On ne laisse pas tomber un même. À la limite, on laisse tomber la mère, et on continue à garder le contact avec son gamin. Mais pas lui, non. Pffft, disparu. Il y a quelques années, un cousin a raconté l'avoir vu en région parisienne. Je me suis dit que j'allais me mettre à sa recherche, et puis non, finalement. J'avais autre chose à faire. Il fallait que je déçoive. Décevoir, c'est une occupation à plein temps.

Au bahut, ça ne se passe pas si mal que ça. Je sais reconnaître quand ça devient limite – les notes, les appréciations. Je sens le vent qui tourne dans le regard et les réflexions des profs – le moment où tu passes du rôle de glandeur sympathique à celui d'emmerdeur à temps complet – celui dont on aimerait se débarrasser. Et là, je redresse la barre. Je récupère la moyenne. Je traîne un peu dans la classe et j'attends que le prof m'adresse la parole. Généralement, il ou elle commence par un truc comme "Tu as fait des progrès, tu sais" ou "C'est mieux, en ce moment" et alors, il faut embrayer sans avoir l'air de se lamenter, sans regarder dans les yeux non plus, rosir un peu et annoncer d'une voix froide que c'est sans doute parce que ça va mieux à la maison, je raconte l'histoire du petit enfant abandonné par son père, qui vit avec sa mère qui n'a pas beaucoup d'argent et qui rentre tard le soir, passablement déprimée. À ce moment-là, il faut esquisser un petit sourire triste, mais vaillant, et ajouter un truc comme "Mais enfin, je ne suis pas à plaindre", ou "Mais j'aime pas parler de ces trucs-là, ça ne regarde que moi", et alors l'autre, il est comme deux ronds de flan, il ne sait plus où se mettre, il hoche la tête, et tu le laisses mariner dans sa honte et tu quittes la salle la tête haute, genre je fais face à toutes les situations, je suis un Fils Courage. Au conseil de classe du troisième trimestre, ça ne fait pas un pli. C'est comme ça que je suis passé en seconde générale.

J'ai longtemps hésité entre la seconde professionnelle et la seconde générale. Entre faire une formation

qui me permettrait de trouver un boulot tout de suite ou suivre le mouvement qui m'emmènerait jusqu'au bac. Si j'ai opté pour la deuxième solution, c'est que je veux encore avoir le temps d'y réfléchir. Ils sont marrants, les profs, les conseillers d'orientation, les parents – ils stressent, ils veulent qu'on leur dise tout de suite dans quelle case on va pouvoir nous placer, heureux et satisfaits, jusqu'à la fin de notre vie. Moi, j'ai envie d'espace. C'est ça, d'espace. C'est ce qui me manque le plus. Chez moi, c'est tout petit, un appartement de quarante mètres carrés où on se marche tout le temps sur les pieds, même si on n'est que deux à l'habiter. Entre ma chambre et celle de ma mère, il n'y a qu'un mur fin comme du papier à cigarettes. Je connais toutes ses conversations avec ses collègues. Je connais tous ses moments de déprime. Je sais même quand elle a ses règles et quand elle essaie de se donner du plaisir. Je sais surtout que c'est une des raisons pour lesquelles elle se lance rarement dans des histoires d'amour, ou simplement de cul. Parce qu'il y a le petit à côté. "Avec le petit à côté, tu comprends." Parfois, j'ai envie de hurler que le petit à côté, il ne rêve que de ça, qu'elle s'éclate un peu et qu'elle me lâche la grappe. Mais ce serait reconnaître que j'entends tout ce qu'elle raconte et tout ce qu'elle fait, et ça, je crois que je ne pourrais pas le supporter. Nous faisons semblant ensemble de vivre dans un château de dix-huit pièces et de ne rien connaître de l'intimité de l'autre.

C'est pareil pour moi. Je ne me vois pas ramener une fille à la maison.

Jusqu'à présent, j'ai botté en touche. Je ne sors jamais assez longtemps avec mes copines pour que l'idée de venir chez moi leur traverse l'esprit. Et puis même, à quinze ans, ce n'est pas une obligation. Pour tout dire, j'angoisse un peu de me sentir vieillir, à cause de ça. Parce que dans dix mois, j'aurai seize ans, que dans vingt-deux mois, j'en aurai dix-sept, et que tout se complique quand les baisers ne suffisent plus et qu'il faut trouver un endroit où se mettre nu. Généralement, c'est chez le mec, parce que les pères des filles piqueraient une crise si les rapports sexuels de leur petite chérie se passaient sous leur toit. À la limite, elles font ce qu'elles veulent, mais pas chez leurs vieux. Je ne sais pas pourquoi je pense à tout ça.

Je ne sais surtout pas pourquoi je n'arrête pas de penser depuis quelque temps. J'ai l'impression que je ne pensais pas autant les années précédentes. Quand j'étais enfant, j'avais à peu près autant de réflexion qu'un champignon. Enfin, si ça se trouve, ce n'est même pas vrai ; si ça se trouve, c'est juste que je ne m'en souviens pas, et ça aussi, ça me dérange – d'oublier. D'oublier comment j'étais, ce que je pensais. Mon grand-père, le père de ma mère, dit toujours que ce qui est important dans la vie, c'est d'être fidèle à ce qu'on était, à ses idéaux, à ses convictions – mais comment est-ce qu'on peut rester fidèle si on oublie tout au fur et à mesure ?

Je cours. J'occupe tout l'espace du terrain. L'espace. Oui, c'est ce que je viens chercher ici. Un terrain pour moi. Un terrain que je partage avec d'autres mais sur

lequel nous évoluons les uns à côté des autres, en train de coopérer pour atteindre le même but. Ce que j'aime dans le basket, aussi, c'est qu'on n'a pas le droit de toucher l'adversaire – sinon, il y a faute. Ce qui fait qu'on n'étouffe jamais. Et que, lorsqu'on se heurte, comme tout à l'heure, c'est juste un accident. La seule chose que je regrette, c'est qu'on ne joue pas plus en extérieur. Enfin, qu'on ne joue pas de matchs de compétition en extérieur. Parce que pour ce qui est de s'entraîner dehors, on s'entraîne, Christian et moi.

Nous nous retrouvons au stade qui est à côté du lycée. Pas le luxe. Du goudron à moitié défoncé, avec des touffes d'herbe qui s'étranglent dans les fissures du bitume. Des paniers à moitié rouillés – et jamais personne d'autre que nous. Mais c'est ce que j'aime, aussi. Être là, quand le jour commence à baisser. Faire des passes. Courir jusqu'au panier. Et, entre-temps, parler un peu. Le sport, ça permet avant tout de parler à ses amis.

Encore qu'“amis”, c'est un drôle de mot.

C'est comme “amour”.

Ce sont des mots que je n'ai pas l'habitude d'employer.

J'utilise “copain”, “camarade”, “pote” – je peux même m'embarquer jusqu'à “cousin” ou jusqu'au verlan –, mais “ami”, c'est trop bizarre. C'est un mot adulte. J'espère que je vais m'en servir plus tard – et beaucoup – mais pour l'instant, je le tiens à distance.

Je me tiens à distance. Julien me passe la balle.

Dès que j'ai la balle, les mêmes sensations. Du plaisir. De l'excitation. J'essaie de ne pas réfléchir à tout ça, mais j'y pense quand même. Pourquoi est-ce que j'aime autant me sentir maître de cette balle, la sentir obéir à mes impulsions et aux ordres que lui donnent mes doigts ? Et là, les deux pas, la feinte sur la gauche, le panier qui approche, l'impulsion – l'impression pendant deux secondes que cela ne s'arrêtera pas, qu'on décollera, qu'on dépassera le panier, qu'on montera jusqu'au plafond, ce plafond qui s'ouvrira pour laisser passer le corps en apesanteur, c'est ça, en apesanteur, loin de tous les soucis terrestres – et puis soudain, réintégrer son enveloppe, apercevoir droit devant le filet et les adversaires qui tentent d'attraper la balle, mais la balle, elle est mienne, regardez comme elle m'obéit – elle touche le rectangle situé derrière le panier avec douceur et redescend dans le filet avec une certaine lenteur, avec quelque chose comme de l'abandon. Je me demande si les filles, quand elles se couchent à côté d'un garçon, avant que le garçon ne soit monté sur elles, si les filles, donc, connaissent le même soulagement. Si elles se glissent sous les draps avec autant de grâce que la balle dans le panier.

Une claque dans le dos. C'est Christian. Il est content. Nous sommes revenus à la marque en quelques minutes. Nous gagnons 22 à 20 pour l'instant. Moi, le score, je m'en fous un peu. Je m'en fous même carrément. C'est le truc qui énerve Christian. Je réponds

mollement que l'important c'est de participer, mais ça le met en rage. Il réplique que c'est des trucs de perdants, ça, et que, quand on est lancé sur le terrain, on ne doit avoir en ligne de mire que la victoire. Je souris. Je reconnais des traits de son père chez lui. Je me dis que plus tard, il sera comme son paternel. Chef d'entreprise, grosse baraque, grand jardin, 4 x 4 de frimeur, femme un brin dépressive, un garçon pour héritier et l'envie intacte de liquider la concurrence et de gagner les contrats haut la main. En même temps, ça ne m'énerve pas, ces traits-là, chez lui. Moi, je ne suis pas comme ça, mais ça ne me dérange pas que lui le soit. Qu'il décide souvent pour moi, comment nous allons nous entraîner, la stratégie que nous allons adopter pour le prochain match – ou alors le film que nous allons voir, le prof que nous allons faire chier et celui que nous allons laisser en paix. Axelle, l'autre jour, m'a envoyé dans les dents que je n'étais qu'un suiveur. Cela ne m'a même pas vexé. Je sais pertinemment que je suivrai aussi longtemps que cela me conviendra et que je prendrai une direction différente quand je le voudrai. Je ne suis pas aussi faible qu'on le croit.

Et puis, je sais qu'Axelle voudrait sortir avec moi, mais que pour l'instant, je ne donne pas suite. C'est marrant, de ne pas donner suite, pour un suiveur. Alors, elle s'énerve contre moi. Le problème avec Axelle, c'est qu'elle fait passer tous ses messages par ses copines ou par les rumeurs du lycée. Elle n'a pas le courage de se planter devant moi et de me dire : "J'ai envie de sortir avec toi." Elle a trop peur du

refus, de la – attends, c’était quoi le mot qu’on a appris en français l’autre jour, “rebuffade”, c’est ça – de la rebuffade. J’ai bien aimé ce mot-là, ça m’a fait penser à un buffle énervé qui gratte la terre avec ses sabots, encore que je ne sais pas si les buffles ont des sabots. La prof, elle était hors d’elle, elle trouvait qu’on n’avait aucun vocabulaire (à part Éléonore, bien sûr), que c’était une catastrophe.

Je la regardais s’exciter du coin de l’œil. Je me suis dit que, dans les derniers jours, elle avait dû en essayer une, de rebuffade. Je l’avais vue tenter de draguer le nouveau prof de SVT dans la file d’attente du self de la cantine. À mon avis, elle a été obligée d’abattre ses cartes et la rebuffade ne s’est pas fait attendre. Normal. Elle est aimable comme une porte de prison.

Je jette un coup d’œil sur les gradins. C’est ce qu’il y a de bien aussi, dans la salle de sports – les gradins. Au début, il n’y avait que quelques parents, des frères et sœurs des joueurs, et aussi les membres des équipes qui allaient jouer après. Mais depuis la fête qu’a donnée Christian chez lui, depuis cet après-midi qui s’est prolongé dans la soirée et dont on a eu du mal à décrocher – depuis ce moment-là, oui, il y a davantage de monde. Des filles. D’autres garçons aussi. Christian est devenu populaire, et moi aussi, par ricochet. Et pas seulement par ricochet, je crois. Ce duo que nous formons attire les yeux et les amitiés. À nous deux, nous pouvons figurer un point d’ancrage. Nous pouvons agglomérer des individus, former des

bandes – et tout le monde a envie de faire partie d’une bande. Ceux qui disent le contraire ont soit un ego surdimensionné, soit une tendance au mensonge hyper-développée. La bande, c’est l’essence de notre âge. C’est la seule façon de ne jamais être seul, à part le couple – mais les couples, nous les regardons dépérir et éclater chez nos parents, chez nos oncles et tantes, chez nos profs, partout.

Ma mère ne forme jamais de couple avec qui que ce soit d’autre que moi – et ça, ça me met mal à l’aise. J’essaie de le lui expliquer, parfois – mais je pars vite en vrille, je ne sais pas ce qui m’énerve tant que ça, son air de martyr quand elle me regarde, sa crainte, oui, sa crainte souvent, je vois qu’elle se recroqueville quand je me mets à crier, ses paupières se ferment, ses jambes tremblent et je la déteste quand elle fait ça. Je finis toujours par m’arrêter net et par sortir.

Christian m’a parlé une fois du désert de la Mort, en Californie. Je l’ai laissé dérouler son fil, je regardais par terre. Il racontait la grosse voiture climatisée, la sortie de Las Vegas, les kilomètres de *freeway*, il était parti, il était dedans. Il y était allé deux ans auparavant avec ses parents. Il attendait peut-être des encouragements à poursuivre, des exclamations, des hochements de tête. Je ne lui ai rien donné de tout ça. Je me concentrais sur le tapis brun de son salon, un tapis de qualité, ça se voyait, un truc qui devait coûter les yeux de la tête. Au bout d’un moment, il s’est arrêté et il s’est raclé la gorge. Il y a eu un moment de silence et puis il a simplement dit : “Pardon.” J’ai

haussé les épaules. J'ai répondu que ce n'était pas sa faute s'il avait plein de fric. Et surtout si moi, je n'en avais pas. Nous sommes restés un long moment comme ça, à regarder le jardin dehors, par la fenêtre de sa chambre. Et puis il s'est levé. Il a commencé à raconter. Pourquoi jusqu'à l'équipe de basket, il n'avait pas eu tellement d'amis. Il y avait bien eu des enfants qui venaient avec leurs parents, lors des soirées organisées par ses vieux. Mais ils étaient trop. Ou pas assez. Enfin, il ne savait pas exactement. Et puis, il y avait sa mère à lui. Sa mère qui, parfois, perdait un peu les pédales. Je fixais le bout de mes chaussures. Je comprenais que c'était la première fois qu'il en parlait à quelqu'un. De son père qui était toujours partout à la fois. Qui téléphonait d'Amsterdam. Qui ramenait des cadeaux de Manchester. Des parfums achetés dans les magasins d'aéroport. Des cartouches de JPS noires. Et puis des bouteilles d'alcool que sa mère descendait tranquillement les après-midi où elle s'ennuyait. Et elle s'ennuyait souvent. Elle n'était pas vraiment alcoolique, m'a-t-il expliqué. Elle ne buvait jamais jusqu'à en être malade. Simplement, elle essayait d'atteindre un état de légère euphorie. Un stade où son ennui s'embrumait. Elle oubliait de préparer le dîner, alors elle l'invitait au restaurant. C'était rigolo. Enfin, elle, elle trouvait que c'était rigolo. Elle forçait un peu son rire et cela faisait criser les dents de Christian.

C'est pour ça surtout qu'il n'avait pas pu se lier d'amitié avec qui que ce soit. Il ne voulait pas que les relations avec les enfants des soi-disant amis de ses

parents deviennent plus régulières ou plus approfondies. Parce que tôt ou tard, ils découvriraient le pot aux roses, la vieille qui se biture, et alors, toute la famille serait la risée du coin. À un moment donné, le père de Christian avait aussi invité ses employés et leurs rejetons, pour des barbecues ou des apéritifs dînatoires – mais avec ces enfants-là, c'était encore pire. Non seulement le secret ne devait pas transpirer, mais en plus, ils avaient une sorte de hargne sourde en eux. Contre le père de Christian qui obligeait leurs parents à faire des courbettes, à rentrer tard le soir et à tirer la tronche pendant le week-end. Ces enfants-là, de toute façon, n'étaient pas venus souvent. Le père de Christian s'était vite rendu compte de son erreur.

Le basket, c'est Christian lui-même qui avait voulu y venir. Tout seul. Son père aurait préféré quelque chose de plus classe – le tennis ou le golf, même. Ou alors, de l'exotisme, du football américain ou du water-polo. Mais il ne s'était pas opposé. Il tenait le sport en haute estime. *Un esprit sain dans un corps sain* et toutes les âneries du même genre. Lui qui ne faisait jamais un pet d'exercice et qui, de toute façon, n'en aurait pas eu le temps. Le basket, Christian y était venu aussi parce qu'il savait que je faisais partie de l'équipe et qu'il m'aimait bien. Parce que je n'étais ni fayot ni cancre. Que j'aidais les autres. Que je n'avais pas d'*a priori*. Que j'étais cool, comme on dit. Souvent, il souhaitait être à ma place. Là, je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Vraiment. Je me suis écroulé sur son lit en hoquetant. J'en ai eu mal au ventre. Et lui,

L'AUTEUR

Jean-Philippe Blondel est né en 1964, il est marié, il a deux enfants et il enseigne l'anglais dans un lycée de province depuis bientôt vingt ans. Il a aussi un vice – il aime lire. Pire encore, il aime écrire. Il a publié six romans jusqu'à présent, les deux premiers aux éditions Delphine Montalant et les quatre suivants chez Robert Laffont (*This is not a love song*, 2007).

Au rebond est son deuxième livre pour la jeunesse après *Un endroit pour vivre* (Actes Sud Junior, collection "D'une seule voix", 2007).

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud